

2018

## Pour une géographie littéraire de Michel Collot

Hans-Jürgen Greif  
*Université Laval*

 Part of the [Critical and Cultural Studies Commons](#), [French and Francophone Literature Commons](#), and the [Place and Environment Commons](#)

Follow this and additional works at / Suivez-nous ainsi que d'autres travaux et œuvres:

<https://scholars.wlu.ca/thegoose>

---

### Recommended Citation / Citation recommandée

Greif, Hans-Jürgen. "Pour une géographie littéraire de Michel Collot." *The Goose*, vol. 16, no. 2, article 1, 2018, <https://scholars.wlu.ca/thegoose/vol16/iss2/1>.

This article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in The Goose by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact [scholarscommons@wlu.ca](mailto:scholarscommons@wlu.ca).

Cet article vous est accessible gratuitement et en libre accès grâce à Scholars Commons @ Laurier. Le texte a été approuvé pour faire partie intégrante de la revue The Goose par un rédacteur autorisé de Scholars Commons @ Laurier. Pour de plus amples informations, contactez [scholarscommons@wlu.ca](mailto:scholarscommons@wlu.ca).

***Pour une géographie littéraire* de MICHEL COLLOT**

Corti, 2014 €22

Compte-rendu de **HANS-JÜRGEN GREIF**

À la fois poète, écrivain et professeur de littérature française, Michel Collot s'intéresse depuis longtemps au domaine de la géographie humaine, discipline, faut-il le rappeler, qui appartient aux sciences humaines et qui analyse, *grosso modo*, les effets des activités de l'homme sur l'environnement. Le recueil d'essais que voici réunit des textes inédits et publiés dans des ouvrages collectifs, des conférences, des interventions lors de colloques.

Dans l'introduction, l'auteur brosse un tableau sommaire de l'ouverture de la littérature face à l'intégration de la géographie, qui s'est faite après les années 1980. À cette époque, les écrivains et les poètes sont appelés à parcourir des *espaces* — terme moins nuancé que l'anglais « space » —, lieux concrets et vécus, alors que « *space* » représente l'espace abstrait. De là s'est développée la géographie « humaniste », en contrepoids aux analyses « spatiales » de la géographie quantitative. Désormais, on cherche à voir si les descriptions, dans les récits de voyage par exemple, suivent fidèlement le « terrain ». C'est ce que l'on remarque chez Victor Segalen, médecin, officier de la marine française et grand voyageur (îles du Pacifique, Chine), ou encore chez Flaubert, particulièrement dans *Salammbô*, où les indications géographiques sont particulièrement abondantes. On découvre rapidement le rapport entre pays réel et pays rêvé, évident dans les œuvres appartenant à la littérature « migrante », où le narrateur fait souvent le deuil de sa terre

d'origine qu'il a dû quitter à cause de situations politiques, de guerres, de changements climatiques, de difficultés à se trouver du travail. Le titre du livre de Collot est un emprunt rendant hommage à l'influent critique littéraire Albert Thibaudet qui avait publié à la NRF, en avril 1929, un article intitulé « Pour la géographie littéraire ».

Il serait fastidieux d'énumérer les très nombreux travaux visant un rapprochement entre littérature et géographie. On en trouve un certain nombre dans les citations du volume de Collot ainsi que dans ses notes infrapaginales ; on consultera avec profit l'article en ligne de la revue *Fabula-LhT*, « Le partage des disciplines », datant de mai 2011<sup>1</sup>. Dans mon commentaire, il m'importe de suivre la pensée de l'auteur qui présente dans la première partie de l'ouvrage, *Orientations*, les différentes approches géographiques, géocritiques, géopoétiques, pour passer dans ses *Explorations* à l'analyse d'œuvres littéraires de Barbey d'Aurevilly à Jean-Christophe Bailly, en passant par Jules Supervielle, des réflexions sur le rôle du paysage dans la récente littérature africaine, Michel Butor, Claude Simon, Silvia Baron Supervielle et Pierre-Yves Soucy, bien connu dans le milieu québécois.

Dans sa thèse de 1939, intitulée *La géographie de Marcel Proust*, André Ferré a écrit : « Les lieux adhèrent à la mémoire, la géographie adhère à l'histoire, l'espace adhère au temps ». Ce qui signifie que la naissance, la mort, les voyages ne sont pas seulement des dates, mais aussi des *lieux*. Cependant, il faut être naïf pour chercher Balbec sur la carte de France puisque Proust s'est inspiré d'endroits concrets qu'il

---

<sup>1</sup> <http://www.fabula.org/lht/8/collot.html>

reconfigure en fonction d'exigences étrangères, délaissant les précisions du géographe : « Ses paysages ont l'accent du réel ; ils vivent parce qu'ils adhèrent à ce réel [...], un réel composite [...] recomposé par l'esprit » (86). Ailleurs, le latino-américaniste Daniel-Henri Pageaux suit Alejo Carpentier, qui célébrait « le génie de ceux qui savent élever à la catégorie de l'universel ce qui est local » (61). Pour sa part, Franco Moretti, critique marxiste italien, célèbre pour son *Atlas du roman européen* (2000), parle pour la première fois d'un « espace monde » et de « textes mondes », où les classiques sont remplacés par des œuvres présentant une extension spatiale et temporelle. La simultanéité l'emporte sur la succession, avec une forte tendance à la digression : « La géographie est un aspect essentiel du développement et de l'invention littéraires ; c'est une force active, concrète, qui imprime sa marque sur les textes, sur les intrigues, sur les systèmes d'attente. Mettre en rapport la géographie et la littérature (autrement dit, dresser une carte géographique de la littérature [...]) signifie donc révéler des aspects du champ littéraire qui nous étaient restés jusqu'à présent cachés » (*Atlas du roman européen 1800-1900*, 9). Ce qui signifie que toute œuvre littéraire est nécessairement liée à un lieu.

Est visée une « géographie de la fiction », où le lecteur peut identifier sur une carte sur laquelle sont dessinés les endroits où et quand se déroulent les événements : modifier et rendre diffus un site réel n'est-il pas le privilège de l'écrivain qui le façonne selon les besoins de la narration ? Pensons au *Robinson Crusoé* de Defoe et à *L'île du trésor* de Stevenson, ou encore, plus près de nous, à *Highwater* (2006) d'Olga Duhamel. À la lecture de ces romans, il devient évident qu'« une

géographie littéraire ne peut que mettre en crise toute tentative de cartographie » (85), puisque c'est l'auteur lui-même qui a « inventé » les lieux, souvent dans l'intention de les rendre convaincants.

Le retour au texte s'impose. C'est Bertrand Westphal qui, depuis les années 1990, s'est profilé à l'université de Limoges comme un important théoricien de la géocritique, prônant « le retour du réel dans la littérature ». Comme l'avait déjà fait Charles Mauron dans les années 1950 avec ses travaux qui allaient fonder la psychocritique, Westphal superpose les points de vue d'auteurs aussi variés que possible dans le but d'éviter l'interprétation d'une seule œuvre. Ainsi, il évite le point faible de la thématique, la posture égocentrée, et fonde l'approche géocentrée, délaissant les espaces imaginaires.

Deux poètes ont fondé l'approche géopoétique, Michel Deguy et l'Écossais Kenneth White. Pour eux, la Nature se transforme en une série de signes qu'il importe de noter et de déchiffrer. White, plus particulièrement, se livre à des « déambulations géopoétiques » qui amalgament paysages intérieurs et extérieurs, géographie et espace intellectuel, topographie et imaginaire. Ces approches exposent une expérience terrestre, préfigurant ainsi Moretti qui parle d'un chronotype temps-espace sous forme de routes, de rencontres, un concept déjà forgé par Bakhtine en 1937-38, qui s'était basé lui-même sur l'*Esthétique transcendantale* de Kant.

On le voit : il est nécessaire de revenir à une définition plus littéraire de l'approche géopoétique, comme l'étude des rapports entre l'espace, les formes et les genres littéraires. Pour Moretti, chaque espace détermine un type d'histoire

différent. Ce qui signifie que dans le roman, du moins le roman moderne, les événements dépendent de l'endroit où ils arrivent, comme le montre également Christiane Lahaie dans son étude *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine* (2009).

Comme je l'ai mentionné plus haut, Collot procède dans la deuxième partie de son livre à des analyses de textes littéraires. Nous allons en choisir quelques-unes seulement, illustrant les propos théoriques des chercheurs. Comme premier exemple, l'auteur choisit Barbey d'Aurevilly, chez qui le lieu de la narration se confond avec celui de l'histoire.

Dans son roman *L'ensorcelée*, encore redevable au romantisme, c'est la lande, immense et pourtant entourée d'espaces clos (prés, champs), qui se trouve au centre, alors que les fantômes et les mystères sont réservés à une zone périphérique, en marge de la société. Par contre, la nouvelle « Le rideau cramoisi », postromantique, présente un lieu urbain, civilisé et fermé.

Dans les langues et la tradition orale africaines, le paysage semble absent. Comme on sait, le colonisateur européen avait fait naître le concept de la spatialisation dans les littératures d'Afrique, qui présentent l'aspect d'un pays, mais pas le pays comme tel. Un bel exemple est celui de l'Afrique du Sud, comme le prouvent les romans de John Maxwell Coetzee (Prix Nobel 2003). La terre est généralement perçue comme un élément mystique et magique. Depuis le tournage de films africains, notamment en swahili, les paysages sont intimement liés à la vie des personnages, suivant en cela encore le romantisme européen, alors qu'en Europe, le lieu n'est pratiquement plus mis en relation avec les protagonistes, mais fait

désormais partie intégrante du moi qui y évolue et sert à refléter ses pensées.

Michel Butor a lui-même enseigné la géographie. Chez lui, les lieux deviennent des personnages à part entière comme l'illustrent *Passage de Milan*, *La modification* et *L'emploi du temps*. Butor explique : « La littérature ne reproduit pas le monde tel qu'il est, elle produit des versions du monde » (194). Puisque l'espace est simultanément et multidirectionnel, l'auteur abandonne progressivement le roman. À la suite de son voyage aux États-Unis, il écrit désormais *dans* l'espace, pas *sur* lui, mais écrit dans des tableaux, par exemple, ou dans des bandes dessinées. Après les années 1960, il rédige des textes placés sous le signe du « génie du lieu », toujours limité à un seul espace-lieu (*Où*, *Boomerang*, *Transit A*, *Transit B*). D'après l'écrivain-poète-traducteur, ce génie des lieux peut nous révéler des parties de nous-mêmes que nous ignorions. Pour Butor, la géographie littéraire est une composition des lieux.

Avec lui et Claude Simon sont disparus deux représentants majeurs de la géocritique (Butor est décédé en 2016, Simon en 2005). Pour le second, la géographie est constituée de sites de mémoire personnelle et collective. Dans trois textes très brefs, *Les Géorgiques*, *Archipel* et *Nord*, la fiction disparaît au profit du documentaire. Ainsi, dans *Archipel*, il est question d'observations que l'écrivain a colligées sur les 6 500 îles entre la Finlande et la Suède. *Nord* est une relation de voyage au-delà du cercle polaire. Si l'on suit Collot, soumettre ces œuvres à l'examen d'une « intertextualité interne » — leur confrontation avec d'autres écrits simoniens — s'avère concluant : Simon n'étudie plus le pays mais son image ; il « lit » le paysage mais pas la

carte. La forme de la narration se rapproche de celle utilisée dans la poésie contemporaine. *Archipel* et *Nord* soumettent le texte à un travail de fragmentation et de spatialisation.

Terminons la lecture de l'ouvrage de Michel Collot avec deux écrivains. Vivant à Paris depuis désormais cinq décennies et demie, l'Argentine Silvia Baron Supervielle a découvert par l'éloignement ses relations avec le pays d'origine. Par ses traductions d'une grande qualité, elle a fortement contribué à faire connaître les plus importants romanciers argentins, Cortázar, Borges, Fernández, Ocampo, Vitale. De son côté, elle a publié une quinzaine de romans et des recueils de nouvelles ainsi qu'une douzaine de volumes de poésie, tous axés sur l'horizon de la région à l'embouchure du Rio de la Plata, proche et loin à la fois. Pour cette auteure, poète et traductrice hors pair, l'exil en France a été l'occasion de se réappropriier les plaines de sa patrie et de trouver son chemin qui l'a menée à l'écriture. En s'éloignant de Buenos Aires, elle redécouvre les étendues de la pampa qui correspondent à ses « paysages intérieurs » tout en vivant sur l'autre rive de l'Atlantique. Dans *Le pays de l'écriture* (2002), elle dit : « Je me sers de l'écriture pour imiter le lent trajet du soleil sur la plaine, la poudre du chemin soulevée par les chevaux, l'horizon ouvert. [...] J'aspire à me fondre dans une distance toujours plus longue, au bout de laquelle sans couleur, sans destin, les mots échoueront d'eux-mêmes avec de longs mouvements de marée. J'écris loin de moi sur une plage où rien n'est mesurable » (243). Dans son *Journal d'une saison sans mémoire* (2009), elle se résume en une phrase : « L'éloignement est devenu ma résidence véritable » (246). Toute l'œuvre de cette écrivaine « entre deux rives » est orientée

sur l'évocation de paysages, sans les décrire toutefois en détail : il s'agit de textes d'un charme magique qui opère depuis 1961.

Suivant en partie le chemin emprunté par Baron Supervielle, Jean-Christophe Bailly a donné dans *Le dépaysement. Voyages en France* (2011), un bel exemple de ce qu'une véritable géographie littéraire peut apporter de nos jours au renouvellement des formes et des genres. Chez l'écrivain-photographe, l'horizon (ouvert) définit le paysage du pays (fermé). Parcourir ce dernier signifie reconnaître que celui-ci est porteur d'une philosophie, d'une poétique et d'une politique. Bailly interroge les lieux et note ce qu'ils lui communiquent, saisissant les « intermittences du monde » et esquissant la « tonalité locale » (264), l'ambiance qui se dégage du lieu, l'atmosphère et les sentiments qu'il y éprouve. Selon Bailly, il faudrait « que l'on puisse se figurer un pays comme une somme sans fin révisée de trajectoires » (264), s'opposant ainsi à une France qui refuserait les immigrants venus de partout. Sa vision (pour laquelle il a d'ailleurs reçu le Prix Décembre) des régions parcourues s'oppose à « l'identité, telle qu'elle est brandie comme un état auquel, moyennant certaines conditions, on pourrait avoir le bonheur d'accéder : il n'y a pas, il ne peut pas y avoir [...] d'identité française arrêtée et délimitable. Il y a, en France, comme partout, des mouvements vers des identités dont la cohérence n'est plus celle d'une stricte convergence [...] ce qui revient à dire qu'elle est à trouver, cette cohérence, et que cela implique d'ouvrir et non pas de fermer, de recevoir et non pas d'exclure » (267).

Espérer un impact tangible de la littérature sur l'opinion publique est aléatoire, je le sais bien. Bon nombre d'écrivains ici et ailleurs — comme le

prouve François Ricard dans son recueil d'essais *Mœurs de province* (2014) — demeurent pessimistes : qui a besoin de la littérature en ce début du troisième millénaire ? Qui lit encore, et quoi ? Des ouvrages de la trempe de celui que nous a offert Bailly et les autres auteurs dont il est question chez Collot, sont trop rares (et trop onéreux) pour s'imposer. Et pourtant : si les politiques lisaient davantage des livres importants, notre univers serait probablement différent de celui que nous connaissons. La tentative de Yann Martel dans *101 lettres à un premier ministre. Mais que lit Stephen Harper ?* (2011) a été un échec. Pourtant, l'auteur avait suggéré à l'ancien chef conservateur des titres dont certains ont changé le monde, alors que d'autres nous ont fait réfléchir, et d'autres encore, provocants, ont ajouté un grain de sel à l'importance que nous, êtres humains, nous accordons. Si Harper en avait ouvert un seul, il y aurait trouvé l'inspiration pour mieux comprendre le pays qu'est le Canada.

**HANS-JÜRGEN GREIF** a enseigné les littératures française et allemande à l'université Laval (1969-2004). Professeur émérite (2007), Chevalier des *Palmes académiques* (2015), Chevalier du Cercle du Recteur (2016), il a publié de nombreux articles et critiques dans des revues savantes au Canada et en Europe, sept essais, neuf romans (prix de la Ville de Québec, 2004, 2014, 2015 et plusieurs fois finaliste, entre autres pour le Prix du Gouverneur général) et quatre recueils de nouvelles. Il dirige les classes de phonétique allemande au Conservatoire de musique de Québec.